HELLÉBORE s. m. Autre orthographe, plus conforme à l'étymologie, du mot ELLÉBORE. V. ce mot à la lettre E, ainsi que tous ses composés et dérivés.

HELLEBUT s. m. (è-le-bu). Ichthyol. Nom vulgaire d'un poisson appelé aussi FLET ou FLÉTAN.

HELLEH, ville de la Turquie d'Asie. V. HELLAH.

HELLEN, chef de l'une des grandes tribus des Grecs primitifs, fils de Deucalion et de Pyrrha. Il régna sur la Phthiotide, donna à son peuple le nom d'*Hellènes*, qui servit plus tard à designer tous les Grecs, et eut de la nymphe Orséis Eolus, Dorus, Xuthus, et, selon quelques mythographes, Amphictyon. — HELLEN, fils de Phthius et de Chrysippe, fonda, en Thessalie, la ville d'*Hellas*.

HELLÈNE adj. (èl-le-ne — gr. *hellên*, du nom d'*Hellên*, prétendu fils de Deucalion, et souche de la race grecque). Géogr. Qui est de l'Hellade ou Grèce ancienne. ¤ Se dit, aussi des Grecs modernes : *La Turquie est en possession de fournir des chevaux au peuple* HELLÈNE. (E. About.)

— Substantiv. Habitant de l'Hellade. ¤ Nom donné aux habitants du nouveau royaume de Grèce : *Le roi des* HELLÈNES. *Les* HELLÈNES *sont les dignes frères des rajas de Smyrne.* (E. About.)

— Encycl. Les *Hellènes* constituent la principale tribu des habitants primitifs de l'ancienne Grèce, qui reçurent ce nom, d'après la tradition, d'Hellen, fils de Deucalion et de Pyrrha. Ce peuple était venu d'Asie, probablement par le Caucase et la Thrace, et on le trouve établi en Thessalie dans le XVIe siècle avant J.-C. Il se mêla bientôt au peu aux Pélasges, et finit par envahir toute la Grèce. Dorus, Eolus et Xuthus, fils d'Hellen, Ion et Achæus, fils de Xuthus, donnèrent leur nom aux quatre grandes tribus des *Hellènes*, les Doriens, les Eoliens, les Ioniens et les Achéens. Douées de tout ce qui constitue le génie héroïque : la bravoure, l'esprit guerrier, l'horreur des occupations pacifiques, le sentiment du beau, ces populations donnèrent à la Grèce sa religion anthropomorphique, la langue divisée en quatre dialectes, et fondèrent de nombreuses colonies dans les îles de l'Archipel et dans l'Asie Mineure.

HELÉNIE s. f. (èl-lé-nî — de *Hellen*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des amomées, syn. de COSTUS, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale et en Australie.

HELLÉNIQUE adj. (èl-lé-ni-ke — gr. *hellénikos*, même sens; de *hellên*, grec). Géogr. Qui appartient à la Grèce ancienne. *Confédération* HELLÉNIQUE. *Langue* HELLÉNIQUE. *L'initiation des Arabes à la science* HELLÉNIQUE *est en grande partie l'œuvre des Syriens.* (Renan.)

— Entom. *Lycose tarentule hellénique*, Araignée de Morée.

— s. m. Langue grecque ancienne.

— Encycl. Linguist. *Langue hellénique.* V. GREC.

Helléniques (LES), récit historique, par Xénophon, faisant suite à l'*Histoire* de Thucydide. Cette narration comprend tout l'espace de temps écoulé entre la victoire navale remportée par les Athéniens auprès de Cyzique, l'an 410 avant J.-C., jusqu'à la bataille de Mantinée, livrée l'an 362, c'est-à-dire une période de quarante-huit années. L'ouvrage manque d'impartialité et parfois d'exactitude. Ainsi, Xénophon garde le silence sur certains faits et sur certains hommes, qu'il a peut-être craint de présenter sous un jour fâcheux; il omet les noms les plus importants de l'époque : Epaminondas, Pélopidas, Conon, Timothée, glisse fort légèrement sur des événements qui ont bouleversé la Grèce, tels que la bataille d'Ægos-Potamos, et, plus tard, le honteux traité d'Antalcidas. Ces infidélités historiques sont certainement volontaires; elles proviennent d'un fâcheux sentiment d'hostilité contre Athènes et d'une sympathie par trop partiale en faveur de Lacédémone. On sent que les *Helléniques* sont l'œuvre d'un vieillard de quatre-vingts ans, vivant dans la retraite, avec tous ses préjugés, toutes ses rancunes.

Les *Helléniques* ont, toutefois, le mérite de combler une lacune de près d'un demi-siècle, période sur laquelle on ne possède presque aucun document. Quelques épisodes, entre autres la chute des Trente tyrans de Thèbes, sont écrits d'une main ferme et peuvent être comparés aux plus belles pages de Thucydide et d'Hérodote.

HELLÉNIQUES (monts), chaîne de montagnes d'Europe. Sous ce nom, on comprend tout le système de montagnes qui parcourt l'ancienne péninsule hellénique. Cette chaîne part des Balkans, s'étend sur toute la Livadie, traverse l'isthme de Corinthe et forme les trois presqu'îles de la Morée. Les montagnes les plus célèbres qui s'y trouvent sont le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, le Cythéron et le Taygète.

HELLÉNISME s. m. (èl-lé-ni-sme — du gr. *Hellên*, Grec). Ensemble des idées, des mœurs, du caractère des Grecs anciens. ¤ Caractère de leur philosophie.

— Hist. rel. Esprit grec qui s'introduisit chez certains chrétiens de la primitive Eglise. ¤ Nom que donna Julien l'Apostat à la religion dans laquelle il essaya d'allier la morale évangélique aux dogmes du paganisme.

— Gramm. Tour, locution, façon de parler exclusivement propre à la langue grecque, et qu'on lui emprunte : *La langue française est presque* HELLÉNISME *continuel.* (Beauzée.) *Les Français trouvent aux gallicismes le même charme que les Grecs trouvaient aux* HELLÉNISMES. (Rivarol.) ¤ Les vers de Racine, *Judmirais si* Mathon, dépouillant l'artifice,
Avait pu de son cour dépouiller l'injustice,
offrent un des plus gracieux et des plus justes *helléninsmes* qu'il soit possible de citer. *Admirer que*, serait l'expression française, mais ne traduirait pas le doute mêlé d'étonnement que l'auteur a exprimé avec tant de bonheur et de concision.

— Encycl. De toutes les civilisations, il n'en est aucune qui se soit développée d'une manière plus indépendante de la tradition que la civilisation hellénique. A l'origine de la société grecque, il n'y a ni système de caste, ni théocratie, ni despotisme. C'est au sein de la famille que le génie hellénique s'est librement développé; aussi, ce génie est-il le génie libre par excellence.

Tous les peuples de l'Orient reconnaissent une loi religieuse révélée par Dieu ou par un homme divin, et transmise par la tradition ou par les livres inspirés. Rien de semblable chez les Hellènes. N'ayant à porter le joug d'aucune loi divine, ils cherchent librement le divin dans l'esprit et dans la nature. Aussi, leur création religieuse est-elle parfaitement originale; elle se fonde sur l'incorporation du divin dans la forme humaine. L'anthropomorphisme, voilà la religion hellénique. Les tendances élevées de la société hellénique se manifestent de bonne heure. Elles apparaissent pleinement dans les poèmes homériques. L'Hellène de cette époque sent très-vivement qu'il y a des choses qui dégradent et qu'on doit avoir en horreur, et ce sentiment, qu'il exprime par le mot *aïdos*, il le désigne aussi par le sentiment de l'honneur. Dès cette époque, l'Hellène se porte vivement à tout ce qui est beau. Il est difficile de rencontrer une société où la femme occupe une position plus élevée que celle dont fut en possession la femme grecque pendant les âges héroïques. Chez les Juifs, la polygamie était permise, et chez les Hellènes elle était inconnue. Les Hellènes montrèrent une horreur toute particulière pour l'inceste. Quant aux sacrifices humains, tout semble prouver que la Grèce primitive ne les a pas connus.

L'Hellène éprouva de bonne heure un besoin très-vif de liberté. Cela apparaît manifestement dans la cité qu'il a créée et qui est une de ses œuvres les plus originales. La liberté et l'égalité sont les deux éléments essentiels de la cité, qui n'est elle-même qu'une extension de la famille. Tous les membres de la cité descendent d'un ancêtre commun, un dieu ou un héros.

La passion du beau et un vif besoin d'indépendance, voilà donc les traits caractéristiques de l'esprit hellénique. On comprend par là pourquoi il était dans la destinée des Hellènes de créer l'art et la science.

Il est facile de montrer comment le génie anthropomorphique de la religion grecque a exercé une action puissante sur le développement de l'art. L'esprit qui voit dans la forme humaine celle de la divinité ne saurait ne peut la concevoir trop belle. Jamais l'artiste, inspiré par une telle pensée, ne pouvait être satisfait de son œuvre, et ce fut ainsi que, poussé par la recherche incessante du beau, il porta l'art jusqu'à la perfection.

Du reste, l'art était pour tous un élément essentiel de la vie. Dans nos sociétés modernes, c'est un privilège de l'éducation ou de la richesse que de participer aux jouissances de l'art; chez les Grecs, l'art était un besoin même de la conscience religieuse. L'artiste exprimait moins ses sentiments particuliers que ceux de la cité. Il en était de même des œuvres littéraires. Pendant longtemps, elles furent moins des œuvres écrites que des moyens de communication entre les membres de la cité : le poète n'était que le verbe de tous. Aussi, non-seulement les poèmes homériques, mais, comme on l'a fait remarquer avec infiniment de raison, tous les chants, tous les drames étaient faits pour être transmis directement au peuple par le poète ou par ses interprètes. Si Pindare ne peut exercer lui-même ses chœurs de jeunes gens, il n'envoie pas ses odes solennelles sous forme d'une écriture morte; il dépêche son maître chanteur, « tablette vivante des Muses. » On a fait un reproche aux premières histoires de l'effort qui s'y trahit pour captiver l'attention; les récits d'Hérodote étaient déclamés par des acteurs, et les poèmes des philosophes, comme Empédocle et Xénophane, ces poèmes, chargés de pensées profondes, vivaient dans la bouche des rapsodes. La poésie grecque, réduite à la parole écrite, ne saurait être appréciée. Paroles et mélodie étaient une seule et même chose; le rhythme uni à la pensée, comme l'âme au corps, ne saurait, sans l'aide de la déclamation artistique, être compris dans sa richesse, sa variété, expression parfaite de la succession des sentiments; la danse s'y joignait encore pour représenter aux yeux les mouvements externes; enfin, les plus nobles chefs-d'œuvre apparaissaient dans les solennités publiques, et cela mettait le comble à l'effet qu'ils produisaient.

La spéculation rationnelle, la science pure fut aussi l'œuvre du génie hellénique. La France se reconnaît son caractère profondément humain, son esprit de spontanéité. Son principe fondamental est que le sage découvre la science par ses propres réflexions personnelles sur les vérités éternelles déposées dans les profondeurs de l'âme humaine.

Ce qui vient d'être dit suffit pour caractériser l'esprit hellénique. Il a son point de départ dans l'aspiration au beau et au vrai, et c'est mû par le vif sentiment de la liberté dont il est rempli, qu'il s'est développé.

L'hellénisme, dans l'ordre des temps, marque le moment où l'homme est entré en possession de lui-même, et il exprime les résultats de cette grande évolution. Voyons maintenant quel rôle il remplit dans l'histoire générale du monde, et son influence sur le développement de l'humanité.

Lorsque la nuit brillante de *l'hellénisme* s'étend jusqu'à Alexandre. La Grèce alors était libre et indépendante; ce fut pendant cette période que le génie hellénique s'est manifesté par ses grandes créations dans les domaines divers de l'art, de la poésie, de l'éloquence et de la spéculation philosophique. Elle cesse au moment où la Grèce perd son indépendance, mais le rôle de l'*hellénisme* est loin d'être fini : sa mission n'était pas de vaincre et de dominer le monde, mais bien de l'instruire et de l'émanciper. L'accomplissement de cette mission constitue la seconde phase de l'*hellénisme*. Aussitôt que la Grèce cesse d'être libre, son activité se concentre presque entièrement dans le domaine intellectuel. Ce fut alors qu'Alexandrie, bâtie au point de jonction des trois parties de l'ancien monde, et dont cette situation avait fait un centre important pour le commerce, devint le rendez-vous des peuples helléniques et le foyer d'un vaste rayonnement scientifique et littéraire. Les traditions nationales y condensèrent leurs éléments épars; Euclide crée les mathématiques en réunissant en corps toutes les découvertes faites par lui et avant lui; Eratosthène, tout à la fois géographe et mathématicien, essaye le premier de mesurer un degré du méridien, et, par suite, de déterminer la circonférence de la terre; Hipparque, le plus grand peut-être des astronomes de l'antiquité, fixe la longueur de l'année solaire et découvre la précession des équinoxes; Apollonius de Pergea marche sur les traces d'Euclide, trouve la théorie des sections coniques, et écrit huit livres sur les courbes; Archimède vient à Alexandrie pour y étudier, et y invente la vis qui porte son nom. D'autres Alexandrins, Eratosthène et Hérophile, créent l'anatomie. D'un autre côté, la grammaire, la critique, l'histoire littéraire prennent un grand développement : Zénodote d'Ephèse, Aristophane de Byzance et Aristarque sont les plus célèbres des grammairiens de cette époque. Ce fut Aristarque qui fixa la théorie des parties du discours, telle

universelle, s'appliquèrent à relever les âmes dont ils se firent les médecins. Sous les premiers successeurs d'Auguste, lorsque la dissolution des mœurs allait toujours croissant, chaque grande famille avait son *médecin des âmes*, philosophe attitré, toujours présent, dont la mission était de relever les caractères, de soutenir les courages chancelants. Ce médecin de l'âme était, comme on le voit, une sorte de directeur spirituel. Plutarque, un des plus nobles représentants de l'*hellénisme*, fut aussi un des plus grands médecins de l'âme dans le monde ancien. Il nous prend comment s'exerçait ce ministère de l'antique sagesse. Le médecin de l'âme était tout à la fois professeur, prédicateur, confesseur. Comme professeur, il enseignait la vérité morale et développait la théorie des devoirs; ses leçons avaient un caractère presque sacré; on s'y préparait comme aux initiations; on s'y présentait comme à une cérémonie sainte. La leçon terminée, venait le moment des confidences, des aveux sincères; la tâche du confesseur commençait, et quand le confesseur était suffisamment instruit, il abordait le rôle difficile de médecin de l'âme. Outre ses directeurs spirituels, l'*hellénisme* avait encore ses prédicateurs; c'étaient les cyniques qui remplissaient ordinairement ce ministère. Le cynique n'a pas de famille, pas de serviteur; il est à peine vêtu; il vague dans les rues, couche sur la dure et mendie sa maigre pitance; il va et vient, parlant à chacun librement, se mêlant des affaires de tout le monde, s'occupant peu de parents et époux, souvent insulté et même battu, car il n'a aucun caractère sacré qui le protège. Tel a compté ces prédicateurs populaires aux capucins; il y a beaucoup de vrai dans ce rapprochement. Il va donc sans dire que parmi ces prédicateurs beaucoup étaient détestables; mais ce genre de prédication, le plus souvent désintéressé, n'avait pas moins aux yeux de cette vieille société une très-haute importance.

Ce que vient d'être dit prouve suffisamment à quelle hauteur morale s'éleva l'*hellénisme*. Il nous reste à le montrer dans sa dernière phase, c'est-à-dire dans sa lutte avec le christianisme, et dans ses tentatives pour créer une religion rationnelle et universelle.

L'école d'Alexandrie, c'est, comme on l'a très-bien dit, le monde antique qui, menacé dans son existence, refuse de mourir et concentre autour de son élément le plus vivace, qui est la pensée grecque, tout ce qu'il possède encore de force. Les Alexandrins veulent conclure l'unité de Dieu et du théisme. D'après eux, Dieu est l'unité absolue; mais, de cette unité sortent, par voie d'émanation, des puissances inférieures qui, échelonnant les unes au-dessous des autres, répondent aux dieux, aux héros du polythéisme, et reproduisent, en les rajeunissant, les éléments de la religion grecque. Tel fut le dernier mot de l'*hellénisme* dans le domaine religieux, dernier mot tout à fait insuffisant. Cette doctrine ouvrait la porte à la superstition, et la superstition étouffa l'*hellénisme*.

Tentative d'une religion rationnelle et universelle était donc frappée d'un vice radical; elle ne pouvait aboutir. Ce fut le christianisme qui triompha; mais cette tentative de l'*hellénisme* de créer une religion rationnelle montra jusqu'à son dernier moment sa puissante vitalité et le noble esprit dont il était animé. Cet esprit n'est, en réalité, que celui de la libre recherche et de l'indépendance de la pensée, qui furent tout entier dans notre monde moderne. Au fond, ce qui a succombé dans cette lutte de l'*hellénisme* et du christianisme, c'est la superstition païenne vaincue par son tour, l'esprit de libre recherche, l'essence même de l'*hellénisme*, ramené sur le champ de bataille par la réforme de Luther, profondément justes et vraies qui se retrouvent à cette distance chez les deux peuples. Il y a surtout une chose dont les Grecs, avant nous, étaient fiers : c'était d'avoir fondé la liberté civile et politique. Or, n'est-ce pas le même idéal que s'est propose la France dans la mémorable *Declaration des droits de l'homme*? Cette déclaration si claire, si généreuse, n'est, en définitive, qu'une idée grecque rajeunie, élargie, fécondée par l'esprit moderne. Ainsi la plus grande, la plus hardie nouveauté nous ramène à la source antique. Ce notre histoire se présente à nous comme le dernier anneau d'une chaîne qui remonte aux exemples et aux théories de l'hellénisme.

Ces considérations montrent à quelle hauteur de vue s'est placé M. Egger, dans son histoire de l'hellénisme en France. Quant à la partie technique et didactique de l'œuvre, elle est consciencieusement étudiée, et les assertions se présentent armées de toutes leurs preuves. L'auteur examine successivement les époques marquantes de l'hellénisme en France, depuis ses origines jusqu'à la Renaissance et ce qu'il appelle « la deuxième génération des hellénistes, » les Estienne, les Scaliger, Isaac Casaubon et Saumaise; au XVIIe siècle, époque de la rénovation du théâtre sous l'influence de la *Poétique* d'Aristote; sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, au XVIIIe et au XVIIIe siècle, et enfin, pendant la Révolution et de nos jours.

La conclusion de cet examen est que l'étude du grec, loin d'être en décadence, est en progrès chez nous, surtout depuis que la Grèce, secouant le joug de l'étranger, a reconquis son indépendance. M. Egger prédit à la Grèce régénérée de longs et d'heureux jours. Mais il prévoit et tâche de prévenir un autre danger, celui que la Grèce antique a rendus à notre littérature, à nos arts, à notre civilisation. « S'il est vrai, dit-il, que toute la sève de l'hellénisme a passé dans notre vie moderne, et qu'à cet égard le travail des trois derniers siècles nous dispense de recommencer un si laborieux étude, le peuple à qui nous devons tant n'a-t-il pas droit à la perpétuité de nos hommages? Le culte de nos ancêtres tient à des sentiments qu'il ne faut pas affaiblir dans la conscience des hommes; il y va de notre noblesse et de notre grandeur morale. »

HELLÉNISTE s. m. (èl-lé-ni-ste — du gr. *hellénistès*, même sens). Partisan des Grecs.

— Personne versée dans la connaissance du grec ancien : *Le plus habile* HELLÉNISTE *se comprend dans Platon.* (Jouffroy.)

— Antiq. judaïque. Nom donné aux Juifs qui parlaient la langue grecque. ¤ Nom des Juifs que la persécution avait déterminés à embrasser le paganisme des Grecs, et qu'on appelait aussi HELLÉNISANTS. ¤ Nom donné aux auteurs de la traduction grecque de la Bible, connue sous le nom de *Bible des Septante.*

HELLÉNISTIQUE adj. (èl-lé-ni-sti-ke — rad. *hellénistès*). Philol. Qui appartient au dialecte des hellénistes, au grec alexandrin, et particulièrement à celui des Septante, qui est un mélange des dialectes macédonien, phénicien et égyptien.

HELLER s. m. (èl-ler; à asp.). Métrol. Monnaie de cuivre allemande, de valeur variable avec les divers pays. ¤ Petite unité de poids usitée en Prusse, et valant 4 gr. 457285.

HELLER (Lipman-Jom-Tob), hébraïsant allemand, n. né à Wallerstein (Bavière) en 1579, mort en 1654 ou 1659. Il fit ses études à Prague, y remplit d'abord les fonctions de *dajon* ou juge religieux, devint, en 1625, rabbin de Vienne, puis s'établit, deux ans plus tard, à Prague, en la même qualité. Accusé par ses ennemis d'avoir attaqué dans un de ses ouvrages la religion chrétienne, il fut emprisonné, condamné par l'empereur Ferdinand II à payer une amende de 10,000 florins et révoqué des fonctions de rabbin. Il se rendit alors en Pologne où sa réputation de savoir lui valut le titre de rabbin de plusieurs villes. En 1644, il fut élu grand rabbin de Cracovie et directeur de l'école talmudique de cette ville. Il a laissé un grand nombre d'écrits, qui sont encore fort estimés par ses coreligionnaires, notamment des études sur le Talmud, publiées sous le titre de : *Additions de Jom-Tob* (Prague, 1614-1617). On lui doit aussi des prières, usitées de nos jours dans les synagogues polonaises, et une traduction allemande de l'ouvrage du rabbin Aschan, intitulé : les *Voies de la vie* (Prague, 1626).

HELLER (Joseph), écrivain allemand, né à Bamberg en 1798, mort en 1849. Il exerça pendant quelque temps la profession de marchand, qu'il abandonna pour s'occuper de recherches sur les beaux-arts et sur l'histoire. Après avoir parcouru la plus grande partie de l'Allemagne, l'Italie et la Suisse, il retourna dans sa ville natale, où il passa le reste de sa vie. Heller avait formé de riches collections de gravures et d'objets d'art, ainsi qu'une belle bibliothèque. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : *Histoire de l'art et de la gravure sur bois* (Bamberg, 1823-29); *Manuel de l'amateur d'estampes* ou *Dictionnaire des principaux graveurs* (Leipzig, 1823-1836, 3 vol.); *Mémoires pour servir à l'histoire de l'art* (Bamberg, 1825-1828, 2 vol.); *Histoire de l'architecture sacrée au moyen âge* (Bamberg, 1826); la *Vie et les œuvres d'Albert Dürer* (Leipzig, 1827-1831); *De l'archéologie des anciens châteaux de chevaliers allemands* (Bamberg, 1829); *Dictionnaire universel et complet des monogrammes* (Leipzig, 1831); *Histoire des évêques de Bamberg* (Leipzig, 1839).

HELLER (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Misliboritz (Moravie) vers le commencement du XIXe siècle. Il s'adonna particulièrement à l'étude des sciences naturelles et des langues, fut chargé, en 1845, par la Société d'horticulture de Vienne, d'une mission scientifique, visita les deux continents américains et les Antilles, et revint en Allemagne avec de riches collections. Depuis 1851, M. Heller est professeur d'histoire naturelle à Gratz. On a de lui : *Relation d'un voyage au Mexique* (Vienne, 1849); *Lettres sur Tabasco, etc.* (1848); *Documents sur l'Asie centrale* (Gratz, 1853); *Voyages au Mexique* (Leipzig, 1853); le *Microscope dioptrique* (Vienne, 1856), etc.

HELLER (Robert), littérateur et publiciste allemand, né à Grossdrebnitz, près de Stolpen (Saxe), en 1813. Il suivit pendant quelque temps la carrière de la magistrature, devint assesseur au tribunal civil de Leipzig en 1836, mais se démit bientôt de cette place pour s'adonner entièrement à des travaux littéraires. En 1838, il fonda une feuille littéraire intitulée : *Hoizen* (les *Roses*), et, en 1842, l'annuaire intitulé : *Perlen* (les *Perles*), qui parut jusqu'en 1848. En même temps, il publiait de nombreux articles et des romans historiques. En 1848, il se rendit à Francfort, où il siegea comme membre du parlement, fut nommé à plusieurs reprises rapporteur, et prit, en 1849, la direction de la *Gazette allemande*, dont il fit l'organe du parti constitutionnel. Ce journal ayant cessé de paraître en 1850, Heller se rendit successivement à Berlin et à Hambourg, où il a rédigé, depuis 1851, le feuilleton des *Nouvelles hambourgeoises*. Ses principaux ouvrages sont : *Alhambra, nouvelles espagnoles* (Altenbourg, 1833); *Recueil de nouvelles* (Dresde, 1837-1840, 3 vol.); le *Contrebandier* (Altenbourg, 1838, 2 vol.); *Un voyage d'été* (Leipzig, 1840); *Nouvelles du Midi* (Altenbourg, 1841-1842, 3 vol.); *Un nouveau monde* (Altenbourg, 1842, 2 vol.); le *Prince d'Orange* (Leipzig, 1843, 3 vol.); la *Table noire* (1844, 2 vol.); les *Impériaux en Saxe* (Leipzig, 1845, 2 vol.), un de ses meilleurs romans historiques; le *Tremblement de terre de Caracas* (1846, 2 vol.); *Sept soirées d'hiver* (1846, 2 vol), recueil de nouvelles; *Florian Geyer* (Leipzig, 1848, 3 vol.); *Portraits de l'église de Saint-Paul*, études biographiques et critiques sur les principaux membres du parlement de Francfort (1849); le *Secret de la mère* (1859); les *Amis illustres* (1861); *Thalde de Poesneckrapper* (Leipzig, 1863), etc.

HELLER (Stephen), pianiste et compositeur allemand, né à Pesth en 1814. Ses brillantes et précoces dispositions musicales décidèrent son père, qui le destinait au barreau, à lui laisser suivre sa vocation. Dès l'âge de neuf ans, après avoir reçu les leçons de Meixner et de Braener, il se produisit avantageusement en public, puis il alla compléter son éducation artistique à Vienne sous la direction de Czerny et de Halm. De 1827 à 1829, Heller se fit entendre dans les principales villes de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Pologne, passa ensuite six années à Augsbourg, où il se livra à une étude assidue, et se rendit en 1838 à Paris, où il se fixa. Ami de la solitude et du travail, l'artiste se produisit peu en public, ce qui explique pourquoi son nom n'est guère connu que des véritables musiciens. « Ses productions musicales, dit Hiesse, portent toutes le cachet d'un talent distingué, et il compte déjà parmi les grands maîtres. » Une exquise délicatesse, beaucoup de grâce et d'originalité, une personnalité très-accentuée, telles sont les qualités dominantes de Heller, qui, à dit Berlioz, écrit tranquillement, à ses heures, de belles œuvres riches d'idées, d'où elles sauvent en général, quelquefois très-vif. On ne peut lui reprocher aucun genre de charlatanisme. »

Il est de ceux qui pensent que la musique ne doit être jugée que par les musiciens. Ses *Etudes pour piano*, sa *Chasse*, une œuvre qui deviendra classique, ses *Sonates*, le *Presto capricioso*, le *Chant national de Mendelssohn*, les *Préludes*, les *Nuits blanches*, les *Transcriptions de Schubert*, le *Lamento aux mânes de Chopin*, exigent, pour être compris et interprétés, des études complètes et l'amour du beau chez l'auditeur. Parmi ses autres œuvres, nous citerons : des *Valses*, des *Tarentelles*, des *Fantaisies*, *Scènes pastorales*, *Scènes italiennes*, l'*Adieu du soldat*; les *Chants du matin*, du *Berceau*, du *Dimanche*, du *Chasseur*; *Feuilleta d'album*, *Promenade d'un solitaire*, *Pensées fugitives* pour piano et violon, en collaboration avec Ernst; enfin un grand nombre de fantaisies et de caprices sur des airs d'opéra.

HELLÉRIE s. f. (èl-lé-rî — de *Heller*, savant allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des balsaminacées, qui habite le Brésil.

HELLESPONT, nom ancien du détroit des Dardanelles. V. DARDANELLES.

HELLESPONT (PROVINCE D'), division administrative de l'empire romain, formée par Vespasien, à une époque qu'on ne peut préciser exactement. Elle comprenait la Thrace d'Asie et celle d'Europe, que Vespasien détacha du gouvernement de Mœsie, auquel la Thrace avait été annexée depuis sa soumission par Claude. Vespasien voulait par là démembrer le vaste gouvernement de Mœsie, et, en enlevant à la province d'Asie, qui appartenait au sénat, les rivages de la Propontide et des détroits, être maître d'une position dont il comprenait l'importance politique et militaire. L'existence de cette province ainsi organisée fut de courte durée; car, sous les premiers successeurs de Vespasien, les villes asiatiques de l'Hellespont appartenaient, comme jadis, à la province d'Asie, tandis que la Thrace d'Europe était maintenue comme province particulière. Domitien est l'auteur présumé de ce changement. Dans la suite, on ne retrouve la province de l'Hellespont que dans les actes du concile de Sardique, en 347, ce qui permet d'en rapporter la reconstitution à Dioclétien ou à Constantin. Elle avait pour métropole Cyzique, et dépendit d'abord du diocèse d'Asie; mais Theodose, pour la soustraire aux vexations des appariteurs du vicaire de ce diocèse, la plaça, ainsi que la province des Iles, sous la juridiction des provinces d'Asie. Son territoire correspondait à peu près à celui des livahs actuels de Bigha, Erdek, Karasi et Aïvalek, dans le pachalik de Koudavendiguiar.

HELLEVILLE, village d'Afrique, siége du gouvernement de l'île française de Nossi-Bé. En 1849, la colonie fut sérieusement menacée par un grand nombre de pirates et d'insulaires partis de Madagascar. L'énergie de la garnison, secondée par la population européenne et indigène, put seule préserver contre un hardi coup de main le poste d'Helleville, presque sans défense à ce moment. Des travaux de fortification ont été exécutés

pour protéger efficacement notre colonie. La population est répartie en huit bourgs entourés de palissades de 15 pieds d'élévation, avec fossés extérieurs. Sur la pointe de Taffoundrou, à l'E. d'Helleville, lieu habituel des descentes des Ovas, des ouvrages de défense permanents ont été construits. Un blockhaus est élevé à Helleville même; il est défendu par une petite garnison, et contient une pièce de canon.

HELLICH (Joseph-Albert), peintre tchèque, né à Chotczy (Bohême) en 1807. Il commença ses études artistiques à Munich, se rendit, en 1836, en Italie, puis visita Paris (1839), Londres et la Suisse. De retour dans sa patrie, il fut nommé conservateur des collections d'antiquités du musée national de Prague. Les persécutions dont il fut l'objet de la part de Ruben, directeur de l'Académie des beaux-arts de Prague, le décidèrent à aller, en 1847, s'établir à Vienne; mais les événements politiques de 1848 lui permirent de revenir à Prague, qu'il n'a pas quitté depuis cette époque. On cite, parmi ses toiles les plus remarquables : *Sainte Ludmile instruisant saint Venceslas*, le *Juif errant*, *Amos Komenski*, la *Leonore de Burger*, le *Prince Lumnicki mendiant sur le pont de Prague*, *Galilée dans les cachots de l'inquisition*, le *Congrès des Slaves*, *Saint Venceslas*, *Sainte Ottilie*, *Saint Apollinaire*, l'*Assomption de la sainte Vierge*, les *Patrons de la Bohême*, toile gravée par Léopold Schmidt, etc. Il a, en outre, exécuté un grand nombre de retables d'autel, de dessins, composé et lithographié lui-même pour Rouch : le *Groupe des historiens tchèques*, l'*Election de Krok comme juge des Bohêmes*, le *Jugement de Libussa*, *Czertmir et Wanlav*, *Sacnelyn et Sacnelyn sept fils*, etc. M. Hellich a fondé, en 1848, la Société des beaux-arts de Prague, dont il a été le premier président. Cet artiste possède une connaissance approfondie de l'art de tous les peuples slaves.

HELLIN (*Ilunum*), ville d'Espagne, dans la Murcie, prov. et à 56 kilom. S.-E. d'Albacète, dans une situation pittoresque, à l'entrée d'une riche vallée. La population de la commune s'élève à 8,818 hab. Les rues sont droites et bien pavées; les maisons sont élégantes, à façades peintes de couleurs vives. On y remarque une belle église, vaste édifice à trois nefs. Dans les environs de la ville, près du confluent du Rio-Mundo et du Segura, on explore des gîtes d'imprudentes mines de soufre, connues depuis les Romains. Le gisement a une étendue de 2,000 mètres, sur une largeur de 800. On en extrait par an environ 400,000 kilogrammes. L'attaque jaillit une source sulfureuse, qui attire un certain nombre de baigneurs.

HELLMESBERGER (Georges), violoniste allemand, né à Vienne en 1800. Son père, tonkunstler, lui enseignant les éléments de la musique et du violon, lui fit donner une forte éducation littéraire et le destina à la carrière ecclésiastique; mais l'amour de l'art ne tarda point à l'emporter dans l'esprit du jeune homme, qui prit des leçons de Boehm et de Förster, donna des concerts en Autriche, en Hongrie et en Bohême, et acquit une réputation retentissante. Appelé en 1828 à succéder à Schuppanzigh comme chef d'orchestre de l'Opéra de Vienne, il devint peu après membre de la chapelle impériale et professeur de violon au conservatoire. Ce virtuose est un des meilleurs violonistes et des plus habiles chefs d'orchestre de ce temps-ci. Il a publié dix œuvres de violon, avec accompagnement de piano, d'orchestre ou de quatuor et un quatuor.

HELLOPIE, nom donné quelquefois à toute l'île d'Eubée, mais plus souvent à la partie septentrionale de l'île, habitée par les Hellopes.

HELLOT (Jean), chimiste français, né à Paris en 1685, mort dans la même ville en 1766. Hellot avait été destiné par ses parents à la carrière ecclésiastique; mais, dès qu'il fut libre de suivre son penchant, il s'adonna avec ardeur à l'étude de la chimie. Pour étendre ses connaissances, Jean Hellot alla visiter l'Angleterre, et se lia avec les savants les plus distingués de ce pays. En 1735, il fut reçu à la fois membre de l'Académie des sciences de Paris et de la Société royale de Londres. Le ministre le nomma inspecteur général des teintureries du royaume, et c'est en remplissant ces fonctions qu'il réunit les éléments de son grand travail sur la théorie chimique de la teinture des étoffes. Hellot, en mourant, laissa une femme qui l'avait toujours aidé dans ses travaux de chimie les plus ardus. Les recherches de ce savant ont porté sur divers points de chimie pure et de chimie industrielle, et les résultats en sont consignés dans les nombreux mémoires qu'il a présentés à l'Académie des sciences, et qui sont insérés dans le recueil de cette société. Son premier travail fut l'analyse du zinc, que jusqu'alors on avait considéré comme un composé mixte, suivant le langage alors usité. Un phénomène qui attira vivement l'attention d'Hellot, ce fut le dégagement de vapeurs rouges qui a lieu lorsque l'eau-forte attaque un métal. Ne connaissant nullement l'acide hypoazotique, Hellot attribua la coloration rouge du gaz à la présence du fer; il prétendit aussi que ces vapeurs renfermaient le sel volatil urineux, c'est-à-dire l'ammoniaque. A cette époque, les encres sympathi-